

La vie au Causse, juste avant la Grande Guerre

Une après-midi que j'étais allé prendre des nouvelles d'Alain Vareilhes, suite à son AVC, il se confia là moi. Se disant très malheureux de n'avoir pas suffisamment écouté les Anciens, son père en particulier, lorsqu'ils racontaient des souvenirs de leur jeunesse d'avant la guerre de 14, il me confia avoir regroupé par écrit les quelques bribes de souvenirs qui lui restaient de ces moments-là. Ce sont ces souvenirs que je voudrais exhumer ici, avec l'aimable autorisation de Lucienne, son épouse...

Et même si j'ai mis en forme cette confession, et parfois (trop souvent, diront certains...) rajouté des commentaires généalogiques permettant aux plus jeunes caussenards de se repérer dans les familles dont il est question, c'est bien Alain qui raconte!

«C'était un temps où la vie n'était peut-être pas rose, mais une époque où vivre pleinement avait toute sa signification... Chaque instant était vécu intensément, et voyait la vie, le temps se dérouler au ralenti, avec les haltes nécessaires pour savourer le moment présent!

Fi ! des TGV, des Airbus et des vacances aux Seychelles...

Fi ! de cette vie de dingue qui vous projette malgré vous vers la vieillesse, au seuil du grand saut, sans vous laisser le temps d'apprécier et de savourer le moment vécu...

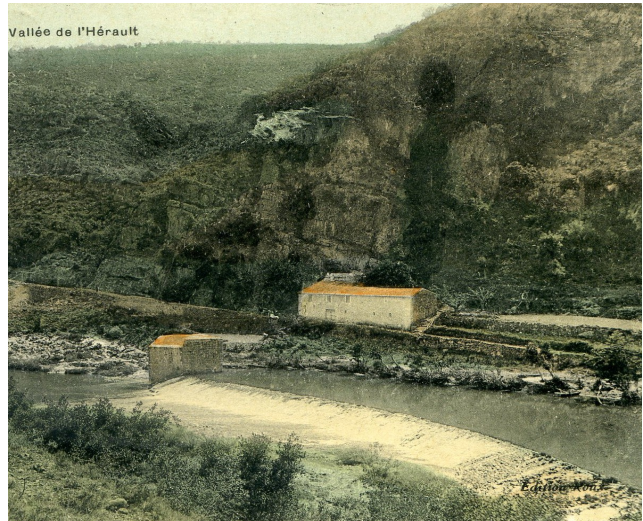
Tous ces éléments de l'histoire locale ont été recueillis auprès d'un vieux sage, mon père Henri Vareilhes (appelons-le «Ricou», également père de Gisèle et Eliane) qui, nostalgique, s'était laissé aller à ces confidences, les yeux embués et la voix cassée...».

Place maintenant aux confidences de Ricou.

«Juste avant 1914, le Causse compte alors environ 400 habitants, comme aujourd'hui. C'est un village qui vit, bouge, est déjà attrayant. Les gens vivent chichement, mais sont heureux: ils vivent de l'exploitation des bois (sous forme de charbon de bois), d'un peu d'agriculture et de viticulture, des petites récoltes locales (salades « de campagne», poireaux de vigne, escargots, champignons, truffes)... et aussi du braconnage généralisé du gibier dans la garrigue (la «lèqe» pour les grives, le collet pour lapins et lièvres, le «réjétal» pour les perdrix), et des poissons de l'Hérault!

On y élève les moutons de race caussenarde, et on y cultive, en plus de la vigne, de l'orge, du blé et de l'avoine (nourriture des chevaux, des mulets et des ânes). Ces céréales sont transportées par charrette sur des chemins empierrés, jusqu'aux moulins de Bertrand ou de Figuières. D'ailleurs, rappelez-vous ces ornières profondes imprimées dans les lauzes du chemin: elles sont dues au passage quotidien des roues ferrées des charrettes descendant et remontant du moulin, lourdement chargées. Dans ces moulins, le grain est grossièrement moulu, puis rendu à ses propriétaires qui vendent la farine au boulanger, ou l'utilisent à leur guise pour leur propre consommation.

Ricou connaît bien le moulinier du moulin de Bertrand: c'est Auguste Gaucerand (dit «Gustète»), le grand-père de Joseph (dit «Zézé»), Colette et Brigitte. Outre son travail de meunerie, Gustète s'active jusqu'au 21 Mars 1888 (date de réception de la fin des travaux de construction du pont sur le chemin n° 22, de St Jean de Buèges à Valflaunès) à faire passer l'Hérault à ceux qui le désirent par l'intermédiaire d'un bac sur lequel s'installent charrettes et attelages qui veulent rejoindre Montpellier via St Martin. En effet, si la route actuelle existe déjà sous son aspect actuel depuis 1853, elle ne mène qu'au moulin: le pont n'est encore qu'un projet. Et le moulin de Bertrand arbore une superbe «paissière» qui laisse derrière elle un magnifique plan d'eau sur lequel navigue le bac de Gustète!



Au-dessus du moulin et du plan d'eau, la maison d'habitation de Gustète et sa famille...



Plus en amont dans la vallée, des champs et des vignes, aujourd'hui noyés sous les eaux du barrage...



Quant au barrage, il est lui aussi prévu, mais au niveau du moulin de Figuières! Lors de la construction du pont et plus tard du barrage, nombreux sont les caussenards qui participeront aux travaux, sous la houlette de Jean-Louis Rodier pour le pont, puis de Daniel (dit Joseph) Rodier pour le barrage (il s'agit du grand-père et du père de Madeleine, Jeanne et Germaine, et donc de l'arrière grand-père et du grand-père de Jean-Louis, ancien maire de St Martin!).

La maison, elle, a disparu, écrasée par un énorme rocher détaché de la falaise, le dimanche 12 Octobre 1975 en fin de matinée! Certains invoquent même un miracle: ce dimanche-là, le prêtre a retardé exceptionnellement l'heure de la messe! Et c'est pendant la messe que le rocher s'est détaché, épargnant les habitants (Jean Coulet, son épouse Madeleine et leurs

enfants, Josette, Jean-Luc et Alain), fidèles catholiques. Depuis plusieurs semaines, suite à quelque épisode cévenol fréquent à cette période de l'année, des bruits sourds et des craquements se faisaient entendre, semblant provenir du grenier de la maison, d'après les souvenirs des occupants d'alors: manifestement, ce n'était pas du grenier, mais de la falaise qui laissait peu à peu s'échapper le rocher qui a fini par se détacher!

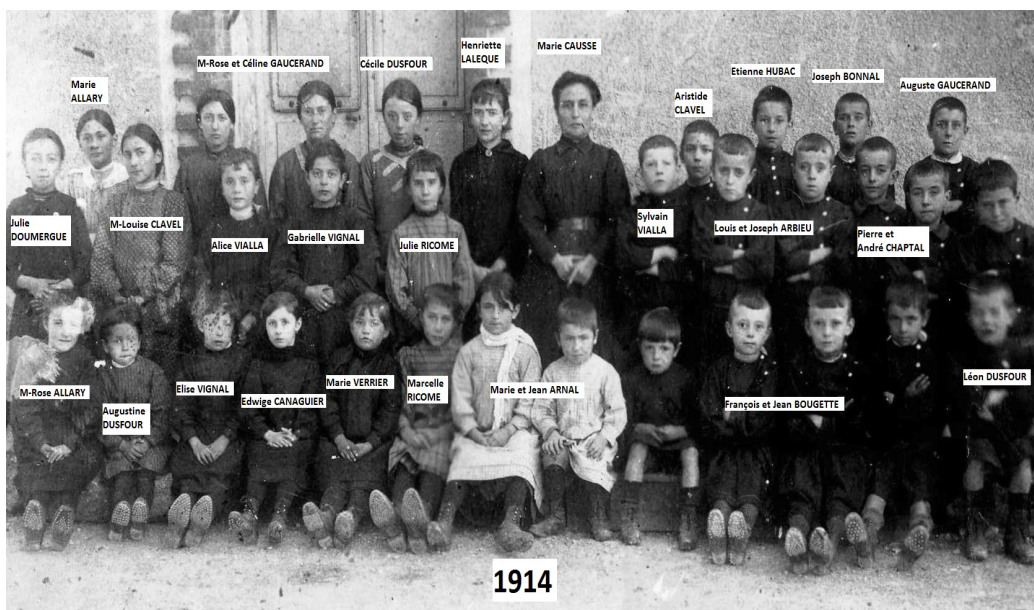
Quant au plan d'eau, il subsistera jusqu'après la Grande Guerre, la paissière étant démolie au début des années 1920 pour faciliter la construction du barrage en abaissant le niveau d'eau sur le site prévu, arrêtant ainsi le fonctionnement du moulin...



A cette époque, les bâtisseurs caussenards se retrouvent invariablement dans les familles Rodier ou Arnal et se sont parfois succédés dans la construction jusqu'à nos jours.

Quant à Gustète, après la construction du barrage et de l'usine hydro-électrique, il abandonnera son métier de meunier pour celui de gardien de l'usine! (quelle transition symbolique: un vieux et beau métier se meurt, remplacé par un métier insipide...).

Dans le village existent alors deux écoles, l'une au Causse-Haut (institutrice Marie Causse, née Gaucerand, épouse de François Causse, le forgeron local) et l'autre dans les bâtiments de la Mairie (instituteur Achille Bourdel, en poste depuis la rentrée 1913 en remplacement de Alphonse Billot): environ une quarantaine d'élèves en tout. Cependant à la mobilisation générale d'août 1914, les hommes doivent rejoindre le front, instituteur compris... Ce sera Mme Causse qui va remplir les deux fonctions, avec les 40 élèves en une seule classe à la Mairie, les garçons (blouses noires) d'un côté et les filles (blouses grises) de l'autre: classe mixte, oui!... mais pas de mélange...



Il y avait aussi une «école libre» de filles, sous l'égide des Soeurs de St Joseph, place de la Mairie, dans la maison actuelle d'Yves Dusfour. Mais la séparation de l'Eglise et de l'Etat est passée par là en 1905, et cette école disparut!



Ricou n'est pas très doué pour l'orthographe et les mathématiques, et son père Jules, un charbonnier comme il y en a tant à cette période, préfère souvent le prendre avec lui travailler au bois, où il se révélera plus utile, pense-t-il. Blouse noire, pantalon serré au-dessus du genou, crâne rasé, ni école, ni travail ne l'empêchent de commettre les pires sottises avec ses frères (et surtout son frère Albert, le père de Marie-Claude, de 4 ans plus âgé) et ses copains (Albert Vialla [dit «de Nanou», un grand-oncle de Michel], Etienne Dusfour [le frère de Cécile Vialla], Joseph Vignal [l'oncle de Zézé, Colette, Brigitte Gaucerand, également grand-oncle de Françoise et Philippe Lalèque, décédé d'une infection alimentaire à 19 ans], Léon Lalèque, Plagnol [de Gervais]) .

Note pour les nouveaux habitants: on peut citer entre autres sottises, le «martelet»: une pierre de la grosseur du poing est solidement attachée à une ficelle, puis pendue à la poignée de porte de la maison choisie; une autre ficelle, suffisamment longue pour mettre les chenapans à l'abri d'un villageois vindicatif leur permet, à distance prudente, de frapper à la

porte, de préférence tard le soir, quand tout le monde est au lit. Deux cas de figure se présentent: soit la «victime» offre un coup à boire à ses bourreaux, achetant ainsi sa tranquillité future... soit il sort furieux et menaçant, invectivant les gamins et leur promettant quelques bons coups de pied au c.. en guise de représailles (il y a même eu parfois quelques coups de fusil avec des cartouches chargées de gros sell!).

Autre «must» des garnements de l'époque: la mèche soufrée. Ces dernières sont alors présentes dans toutes les maisons du Causse, et servent à stériliser les fûts de vin avant leur remplissage, une fois les vendanges terminées. En ces temps lointains, il n'y a pas l'eau courante, mais chaque cuisine a son évier en pierre débouchant sur l'extérieur par un simple trou d'évacuation perçant le mur. Les mèches sont alors tout simplement allumées puis placées dans cet orifice: en quelques instants, l'air dans la maison devient irrespirable, obligeant les occupants à sortir dans la précipitation sous les quolibets des garnements.

L'hiver, leur passe-temps préféré est d'assister à la «fatigue du cochon», menée de main de maître par Henri Albe (menuisier et vitrier, qui officie dans son atelier, rue du Moulin à Huile dans la maison de Marie-Rose Pujol; c'est le grand-oncle de Yolande et Bernard Bougette) accessoirement aussi «saigneur» du Causse (qui sur ses vieux jours, sera remplacé par Jacques Aldebert, dit Galibouse [grand-oncle de Jacques, Bernadette, Henri, Marie, Robert, Jeanine et Geneviève Allary] pour mettre à mort la gent porcine): c'est aussi l'occasion de se réunir pour bien rire, bien boire et bien manger. Souvenirs aussi de l'étonnement devant la découpe chirurgicale du goret, de ces chaudrons en cuivre où cuisait le boudin à partir du sang fraîchement récupéré, de ces jambons dodus et ventrus, de ces saucissons difformes, de ces guirlandes de saucisses pendus aux poutres noircies du plafond, de ces pots de pâtés et de fritons suintants,...

Sinon, Ricou est fasciné par le travail des forgerons, et passe de longues heures à les regarder façonner les fers dans l'odeur âcre de la corne brûlée. Ils sont deux: François Causse, l'époux de l'institutrice (qui opère dans la maison de Franck Chaptal), et Pierre Lalèque (l'arrière grand-père de Christine et Laurence, qui officie route de St Guilhem, dans la maison de Hélène).

Autre moment important, la lessive: les femmes, toutes de noir vêtues «battent» le linge sale qu'elles lavent dans la mare, avant de le rincer dans un puits aujourd'hui disparu (situé entre le puits rond et la Placette). Les jeunes ont pris l'habitude de perturber cette activité en jetant des pierres dans l'eau, éclaboussant ainsi (de loin) les lavandières. L'été, par contre, en raison de la sécheresse, ce n'est plus au lac que le linge est lavé, mais à l'Hérault. Une véritable expédition: le linge est transporté par des charrettes à la «font de Minchou» où, là encore, ces journées sont prétextes à bien manger, bien boire et bien rire aussi.

Mais ce que préfère Ricou, c'est le Dimanche!

Bien sûr, il est obligé, comme tous les copains, d'assister le matin à la messe et l'après-midi aux vêpres: on ne plaisante pas avec la religion au Causse! Mais ensuite, il peut jouer au tambourin sur le Plan du Lac entre la maison de l'un des cordonniers caussenards Jean-Baptiste Cammal (dit Isidore, le grand-père de Lucienne, dont la boutique est sur le Plan de Lac, à côté de la maison Calatayud) et celle de Félix Bougette (le grand-père de Bernard et de Yolande). Sinon, c'est le jeu de boules... Attention: pas la pétanque, encore inconnue au Causse, mais «à la lyonnaise», en utilisant les boules de buis cloutées (fabriquées à St Guilhem) à disposition des joueurs dans les différents cafés du village. A cette époque, il y en a trois: le café Rodier avec sa terrasse («Causse toujours»), le café Carrié avec sa terrasse (devant chez Guilhem), et le café Chaptal (le Vieux Chêne, ou la Caminaïra). Elles font aussi épicerie de détail. D'autres épiceries existent aussi (Delbos, Vignal, Baljou), l'une d'elles

(Joseph Vialla, dit «Nanou», l'arrière-grand-père de Michel) faisant essentiellement le demi-gros (rue des Calandres)!

Il y a bien sûr un boulanger, François Dusfour (le père d'Aurélie, donc le beau-père de Joseph Rodier), ainsi que le clamait une enseigne peinte sur la façade de la maison sur le Plan du Lac (à côté de celle de Jérôme Cammal). A son décès en 1917, et avant que Jean Bougette (le père de Bernard) ne reprenne le métier, la boulangerie sera reprise par un Mr Berty qui cuira le pain dans le four de la maison Chatelain, au débouché de la rue du Moulin à Huile!

Quant au boucher, c'est Marius Monteil, puis son fils André, avant que la famille ne déménage à Brissac, où Georges continuera le métier. Le bétail est acheté sur pieds aux foires du Vigan ou de St Hippolyte (où Marius se rend à vélo), voire même à celle du Causse qui se tient une fois l'an, le troisième samedi après la St Michel. Là, tous les artisans, troupeliers et braconniers des environs s'installaient à même le sol empierré du village pour y étaler et vendre leurs marchandises. Faute de chambres froides ou de frigos, les bêtes sont sacrifiées en fonction de la demande, et Marius effectue le porte à porte dans le village, une «banaste» tapissée de linge blanc présentant les différents quartiers de viande. Sinon, il tient commerce au même lieu que son abattoir, au sous-sol de son habitation (ancienne maison Albe, rue des Calandres).

Il y avait aussi le moulin à huile (Ligori Viala, l'arrière-grand-père de Pierre Dusfour), l'entreprise de maçonnerie Rodier, deux auberges-affenages (Jean Delbos face à la Mairie et Joseph Pourtalié, le grand-père de Régis), la Poste (Auguste Carrié, l'arrière-arrière-grand-père de Guilhem) et le garde-champêtre (Florent Baljou, un arrière-grand-oncle de Régis, André, Michèle, Simone, Alain,...).

Mais à cette pléiade bigarrée de commerçants et artisans locaux, Ricou et ses copains préfèrent, et de loin, les ambulants tels les estamaires, les rémoulaïres, les raccommodeurs de parapluie, et surtout les peillarots qui achètent «pels de lébre et pels de lapi», portant sur le dos un énorme ballot de tissu remplis de peaux, laissant traîner une odeur âcre de gibier faisandé. Sans mot dire, les peaux sont échangées contre une petite pièce, et le peillarot repart scandant son immuable «pel de lébre, pel de lapi»... Ces marginaux enflamment l'imagination fertile de ces adolescents en raison du mystère qu'ils représentent, venus de nulle part, et encore plus vite évaporés dans la nature!

Et après une journée fertile en événements, dans sa petite maison près de l'église (actuellement celle de Patrice), Ricou est dans sa chambre: sur les murs blanchis à la chaux, la lampe à pétrole dessine des monstres vacillants. Son cerveau bascule dans le sommeil, et c'est à peine s'il perçoit l'écho de la discussion qui se déroule entre son père Jules, et sa mère Emmanuelle, inquiets de la lourde menace qui se précise au seuil de cette année 1914».